

Compte rendu : Jean-Noël Orengo, « Vous êtes l'amour malheureux du Führer », Paris, Grasset, 2024

IOANA BELU¹

Le dernier roman de Jean-Noël Orengo, « *Vous êtes l'amour malheureux du Führer* », présente une construction fictionnelle élaborée sur plusieurs niveaux : une strate biographique au premier degré, où l'auteur s'attache à raconter la vie de l'architecte du Troisième Reich, Albert Speer ; une strate biographique au second degré, où l'auteur assume une perspective intertextuelle et dialogique à partir de l'autobiographie de Speer, *Au cœur du Troisième Reich*, parue en 1969 ; enfin, une strate biographique au troisième degré, où Orengo va encore plus loin, mettant en scène la rencontre de Speer, peu avant sa mort, avec Gitta Sereny. Celle-ci deviendra, avec la publication, en 1995, d'*Albert Speer: His Battle with Truth*, l'une des principales biographes de l'ex-architecte en chef du parti nazi dans les années 30 et de l'ex-ministre de l'armement de Hitler entre 1942 et 1945. De ces trois strates superposées par Orengo il résulte un tissage intertextuel captivant, à mi-chemin entre fiction et histoire, porté par une écriture mêlant le récit au métadiscours, une « façon de faire » qui gagne du terrain dans la littérature de l'extrême contemporain.

Dès les premières pages du livre, supposé être une biographie romancée explorant surtout la relation de Speer avec Hitler, l'auteur recourt au métadiscours pour avertir le lecteur : toutes les biographies de Speer, du fait du succès de son autobiographie de 1969, « apparaissent trop souvent comme les réécritures paradoxales de ses propres Mémoires » (p. 7). Tout historien ou biographe de ce personnage devrait donc se confronter à ce « texte-source » très puissant, devant lequel d'autres documents historiques peinent à s'imposer, malgré la vérité qu'ils tentent de rétablir et qui pourtant « se révèle insuffisante » (p. 8). En définitive et dès le départ, Orengo nous dit que son livre n'est pas seulement une biographie, mais aussi une exégèse, qu'il est donc à la fois le biographe de Speer et l'exégète de ses Mémoires. La question de la vérité devient ainsi l'enjeu central de cette nouvelle « réécriture paradoxale » de la vie de Speer, une vie intimement liée à

¹ Doctorante à l'Université de Bucarest, École doctorale « Études Littéraires et Culturelles ».

l'ascension flamboyante et à la chute brutale du Troisième Reich, tout comme aux horreurs de la Seconde Guerre mondiale et du nazisme.

Selon Orenge, malgré toutes les « réécritures » et tous les efforts des historiens, un malaise persiste autour de la figure d'Albert Speer, de son témoignage à Nuremberg, de ses Mémoires et de son aveu : « Je ne savais pas, je sais maintenant, j'aurais dû savoir : je suis donc coupable » (p. 187). Qu'est-ce qui pousse donc Orenge à se lancer dans une entreprise où il admet que tous ceux qui l'ont précédé ont échoué, et où, au final, « c'est Speer le vainqueur » (p. 8) ? Sans doute cherche-t-il à répondre à la question de la vérité, restée insaisissable dans le cas Speer, ou du moins « insuffisante » pour que la postérité ne soit plus fascinée par l'exceptionnelle destinée de cet homme ou par ses paroles, mais le perçoive enfin comme un menteur, comme celui qui savait et qui n'a jamais voulu l'admettre, comme le porteur du syndrome de Shéhérazade : celui qui cherche à « sauver sa tête par la fiction, l'autofiction, le conte, n'importe quoi, pourvu que ce soit *écrit* ou *dit* » (p. 219).

Nous succombons tous à nos obsessions et, parfois, pour notre plus grand bonheur, nous parvenons à nous en délivrer. Jean-Noël Orenge a été sans doute longtemps hanté par la figure ambiguë d'Albert Speer et par le besoin de saisir la vérité de ce personnage. Il s'en délivre finalement, à travers son « roman », par une réflexion sur l'autofiction, ce genre littéraire très en vogue aujourd'hui, où la fiction semble occuper une place secondaire tout en restant essentielle, et auquel appartiendraient également, avant la lettre et contre la volonté affichée de leur auteur, les Mémoires de Speer, retravaillés et replacés, cinquante-cinq ans plus tard, sur le devant de la scène historique, culturelle et médiatique. L'exégèse des Mémoires de Speer se conclut par une réflexion sur ce que signifie que d'écrire « son propre roman, avec toutes les séductions que cela suppose » (p. 219). Dans le cas de Speer, cela revient à mentir sur l'essentiel, tout en prétendant dire la vérité. Dans le cas de son public, à préférer une fiction puissante à une vérité plate. En proclamant les Mémoires de Speer « l'autofiction esthétique et politique la plus radicale jamais écrite » (p. 219), Orenge questionne la légitimité de la fiction en tant que « porte de sortie prestigieuse » offerte aux coupables. En ce sens, il qualifie son propre livre de « contre-fiction » (p. 224), car dans la « bataille des récits et des signes » (p. 224), la vérité ne pourra jamais triompher en s'affublant du masque de la fiction, *i.e.* de la séduction.

Au-delà de l'histoire racontée, du portrait complexe d'Albert Speer et des questions d'éthique et de moralité liées à sa conduite pendant la guerre, au procès de Nuremberg ou même après, « *Vous êtes l'amour malheureux du Führer* » témoigne, sur le plan littéraire, d'une orientation esthétique de plus en plus marquante, celle d'une écriture fictionnelle hybride. Ce type d'écriture n'est certes pas encore dominant, mais il s'impose progressivement sur le marché littéraire à travers des productions que lecteurs et critiques peinent désormais à définir.

S'agit-il véritablement de romans, de créations littéraires au sens classique du terme, ou bien devrait-on plutôt les ranger parmi les essais historiques ou d'autres formes de récits non fictionnels ?

On assiste, avec « *Vous êtes l'amour malheureux du Führer* », à la parution d'un nouvel objet littéraire rejoignant la série des « OLNi » (objets littéraires non identifiés) des dernières années, qui se cherchent sans doute encore une théorisation (des « contre-fictions » ?), tout en ayant déjà conquis le cœur et l'esprit des lecteurs par leur côté « vrai » et par l'authenticité des stratégies d'écriture. Ce sont des livres qui jaillissent d'une nécessité d'écrire très convaincante, des livres dont l'intérêt ne consiste pas dans le thème abordé (en l'occurrence, un énième livre sur le nazisme), mais dans cette nouvelle « façon de faire », qui tisse le discours au métadiscours. Pour l'instant, malgré leur déficit de fiction par rapport à ce qu'on est habitué à attendre d'une œuvre littéraire, ces « OLNi » sont rangés du côté du roman. Peut-être, à l'avenir, le roman deviendra-t-il de moins en moins fictif et de plus en plus hybride d'un point de vue discursif. Quoi qu'il en soit, « *Vous êtes l'amour malheureux du Führer* » témoigne de la « vérité du roman », de la force d'une narration parfaitement maîtrisée, combinée au métadiscours et à l'intertextualité, traversée par une réflexion obsessionnelle et obsédante sur les questions ardentes de l'humanité : la vérité, le mensonge, la séduction, l'abus, l'amour (malheureux) ou le vide créé par son absence.